

L'envol du papillon

Une photographie dont je me souviens

Lorsqu'on m'a demandé récemment quelle image particulière de mon installation me revenait à la mémoire, je fus pris d'un silence inattendu. Assuré, je m'apprêtais à répondre simplement « aucune ! ». J'avais déjà réfléchi à cette question au préalable et il était vrai que nulle image ne me venait à l'esprit quand je tentais d'y songer. Cela nourrissait d'ailleurs ma certitude que peu de souvenirs des photographies de presse résistent aux plis de la mémoire. Mais ce matin-là, je ne pus me résoudre à cette réponse car ce n'était plus correct. Une image venait subitement de me frapper l'esprit. Outre la violence ressentie par la nature de ce souvenir imprévisible, ce qui me déstabilisa le plus, ce fut que mes efforts pour le décrire se perdaient dans l'étranglement de ma gorge. J'essayai une nouvelle fois, sans succès, pour finalement quitter mon tabouret et avaler un grand verre d'eau. Cela allait m'aider à reprendre mes esprits, me disais-je. Le verre d'eau eut l'effet que j'attendais mais de retour sur mon tabouret, l'étranglement me domina à nouveau et mes yeux se remplirent de larmes.

Hébété, je dus admettre à mon auditoire que je ne parviendrais pas à le leur dire. Je fus stupéfait qu'alors que j'affirmais depuis une heure la soumission des images au texte et au commentaire, j'étais en train de vivre l'expérience exactement inverse : l'image mentale dominait mes mots. Nous passâmes à la question suivante.

Plusieurs jours ont passé et j'entreprends à présent de décrire cette photographie dans l'intimité de mon bureau.

Cette image a, dans mon souvenir, une couleur orangée. Je ne suis pas en mesure d'exprimer ce qu'il y a d'orange dans cette photographie, mais il s'en dégage des fréquences orangées.

Au centre de la photographie se tient un petit garçon allongé dont le relâchement musculaire est sans équivoque. Un gendarme, probablement turc, fait léviter son corps au-dessus d'un fouillis de pierres grises. Il le porte par la ceinture de son jean afin de l'envelopper dans une housse en plastique, on dit une housse mortuaire, sac de corps, sac de cadavre. Un second gendarme maintient le sac ouvert pour accueillir le petit corps. Ce petit corps est vidé de sa vitalité, il est un corps vaincu. Sa station forme un arc délivré de la pesanteur, sans poids aucun, me donnant l'impression qu'une simple impulsion du gendarme le ferait s'envoler.

Une autre couleur émerge de ce souvenir, elle est jaune pâle, c'est celle de la peau du visage de l'enfant. Son visage n'a d'ailleurs pas de visage si je peux m'exprimer ainsi. C'est-à-dire que ma mémoire ne me renvoie que ses muscles mous, des yeux comme des masses noires et sa bouche ouverte, de la forme qu'ont ceux qui sont étonnés par la mort. Je donnerais cinq années tout au plus au petit garçon, au petit corps, au petit cadavre. Je n'ai rien conservé des figures des gendarmes. Je perçois encore le tapis de pierre qui s'étend vers le lointain, vers un horizon flou et étrangement, une odeur d'iode.

C'est tout !

Autant que je m'en souviens, la photographie n'a pas de qualité formelle particulière. Elle ne m'a pas frappé par une quelconque virtuosité. Et c'est sans doute mieux ainsi. La distance et la sobriété du photographe ont laissé toute la place à l'effroyable situation.

Où se trouvait cette image effroyable lorsque auparavant, je tâchais de me rappeler celles que j'avais précieusement pliées voilà des années ? Pour quelles raisons est-ce

précisément celle-ci qui s'est libérée brutalement ? Je ne cesserai d'être fasciné par les méandres du cerveau et de la conscience. Par la présence/absence, par la mémoire et l'oubli.

Avant de former des origamis/kirigamis à partir de photographies prélevées dans le journal, poursuivant l'objectif de trouver une forme à une idée pure, j'avais pris soin d'archiver les informations relatives à chaque image. La date, le numéro de la page, le titre de l'article, la légende, les nom et prénom du journaliste et bien sûr ceux du photographe. Aussi, une trace numérique de l'image prélevée.

Je me dirige donc désormais vers mon classeur rempli de ces données et le pose sur mon bureau. J'ouvre également le dossier informatique contenant la trace des images pliées. Je clique sur la première, la seconde, non, pas celle-là non plus. Je n'ai pas à chercher longtemps car le cinquième fichier ouvert déploie l'image que j'ai vue. La photographie dont je me souviens. Elle est semblable et aussi discordante avec mon souvenir. D'une familière étrangeté, donc.

Il n'y a d'abord pas de couleur orangée sur la photographie. Mais une couleur rouge sur le dos des gendarmes. Rouges aussi, le gilet de sauvetage au sol et celui que porte le petit garçon.

À mieux y regarder, j'entrevois quelques lignes orange sur le sweat-shirt bleu de l'enfant. Tellement ténues que je me demande au nom de quoi elles auraient dominé ma réminiscence. Et tout ce dont je me souviens par ailleurs figure sur l'image, dans un contraste, une intensité simplement différents. Le tapis de pierre est plus jaune que gris et conduit à un fourgon au fond de la photo. Mais ça n'a pas d'importance. Je découvre un sac à dos d'enfant, à motif écossais noir et blanc, au pied de la victime. Que contient-il ? Quels jeux, doudous, habits préférés avait-il emportés dans son futur rêvé ?

Les trois personnes ont désormais des visages. Celui du petit garçon est tel que dans mon souvenir. Jaunâtre. Et je peux constater que sa posture était intacte dans ma mémoire. Je découvre les figures des deux hommes comme pour la première fois. Et celui qui tient le sac arbore un étrange et dérangent rictus. Il semble pris d'un rire qui ne coïncide pas avec le tragique de la scène tandis que le second, le porteur du corps, dirige, lui, toute son attention sur le visage enfantin, paraît lui chuchoter quelques mots.

Je me demande si l'autre profil du premier gendarme viendrait contredire son expression visible sur l'image. Quel contexte l'a amené à sourire. À moins que ce soit une grimace, une crispation de douleur, un fou rire nerveux, une résistance à la folie. Quelle distorsion du réel ce cliché a produite ?

La légende dit, « Sur une plage turque, le 30 janvier. ». On croirait un titre de romance. Le titre de l'article, quant à lui, ne laisse aucun doute sur la position politique du quotidien. Il est en gros caractères et frappé sur l'image : « Réfugiés : 300 enfants sont morts en Méditerranée depuis cinq mois. ». Je note l'emploi du terme « Réfugiés ». Un autre quotidien a récemment titré « Immigration : 289 enfants sont morts en traversant la Méditerranée en 2023 », ce qui ne dit pas tout à fait la même chose...

300 est un chiffre à donner la nausée.

Cet enfant n'a pour moi aucun nom ni prénom. C'est un Alan Kurdi mais il ne s'appelle pas Alan Kurdi. D'ailleurs, qui se souvient d'Alan Kurdi ? Je comprends à présent que la rémanence de cette dépouille d'enfant sur une plage de Turquie est née des 300 cadavres. Parce que je l'ai déjà vue cent fois, cette image. Cent fois la même scène, la même photographie et jamais la même. L'angle, la distance changent, le sujet reste identique. 300 corps. 300 dépouilles. Cent fois ces gilets de sauvetage, rouges ou orange. Cela explique aussi la couleur orangée qui domine mon souvenir. Car la photographie est le regard de son auteur, le souvenir, sa représentation mentale.

Les images que l'on retient sont souvent celles qui résonnent avec d'autres. Celles qui répètent, qui récidivent, quelquefois agitent nos terreurs. Certaines s'amalgament en nous. S'entremêlent. Pénètrent dans notre chair. Elles prennent place. Elles prennent des couleurs orangées et des odeurs d'iode. Parfois, un instinct sous-terrain de conservation les fait se blottir dans l'oubli, nous met à l'abri et accroche les images amalgamées comme un cocon à l'inconscient.

L'image du petit garçon sur une plage de Turquie s'est délivrée de l'oubli. Par surprise, sans avertissement, en toute violence. À présent, elle hante !

C'est une image échappée, une image rescapée, envolée.

Au Japon, un papillon représente l'âme d'un défunt.

Emmanuel Madec
Aout 2023